

НБ ОНУ імені І.І. Мечникова



Шкафъ 3

Полка / № 17

БИБЛИОТЕКА ИМЕНІИ МЕЧНИКОВОГА



ИБ ОНУ имени И. Мечникова

<sup>a</sup>  
**L E T T R E**

**DE PÉTRARQUE** ×

A

**L A U R E ,**

Suivie de Remarques sur ce Poëte , & de la  
Traduction de quelques-unes de ses plus  
jolies Pièces. ]

---

*Sur cette Roche fut écrite la Lettre qui toucha ton cœur.  
Ces cailloux tranchans me servoient de burin pour y graver  
ton Chiffre J. J. R. Nouv. Hel.*

---



A P A R I S ,

Chez SÉBASTIEN JORRY, Imprimeur - Libraire, rue &  
vis-à-vis la Comédie Française , au Grand Monarque  
& aux Cigognes.

---

M. D C C. L X V.

*Avec Approbation,*

---

**P**ARMI tant d'objets qui se présentent en foule je choisis celui-ci, comme approchant davantage de mes affections & de mon caractère. Je n'ai d'ailleurs ni le talent de traiter avec succès un Sujet plus imposant, ni même le courage de l'entreprendre. Celui-ci n'est pourtant pas sans difficultés; mais elles naissent bien moins du fond de la matière, que de la façon dont on l'envisage aujourd'hui. Il n'est presque plus permis de présenter aux hommes des scènes simples, paisibles & puisées dans le calme enchanteur de la Nature.

On ne trouvera dans cette Lettre, ni les malheurs affreux, ni les horreurs que la funeste passion de l'amour n'a que trop souvent occasionnés. On n'y verra que la peinture d'un cœur sensible & plein de ce qu'il aime, dont l'Amante adorée mérite d'exciter les desirs, & de causer les regrets.

Ce que le cœur peut sentir, ce qu'une tendresse mutuelle, une union fondée sur l'estime & les sentimens les plus épurés, peut enfanter de douceurs; tout fut porté par eux jusqu'au plus haut degré; & s'il y eut jamais quelqu'un d'heureux, ce fut à mon avis, Pétrarque & Laure.

Tous les hommes le feroient, si, réfléchissant davantage sur les sources du vrai bonheur, ils pouvoient prolonger le charme dont l'Amour sçait embellir le premier sentiment qu'il inspire. La candeur, l'enthousiasme de la vertu, compagnes ordinaires du premier soupir dont il est l'auteur, les garantiroient, au moins pour un plus long temps, de la foule des autres passions, qui les attendent pour les rendre malheureux, & souvent pour les avilir. Leur cœur jouiroit plus long-temps\*, & rien

---

\* Ces sentimens sont faits pour être relégués parmi les heureuses chimères des idées Platoniques; système enchanteur, dont les belles âmes feront toujours leurs délices.

n'est préférable à sa jouissance. Ce fut à cet heureux état, prolongé jusqu'à la mort de la belle Laure, que Pétrarque dut la félicité dont il jouit avec elle pendant vingt ans.

Je ne crois point avoir besoin de faire connaître les deux Amans dont il s'agit. Des Mémoires, nouvellement donnés au Public, le mettent au fait de leur histoire\*. Si je m'y suis permis quelques légers changemens, voici les raisons qui m'y ont déterminé.

Il seroit fort extraordinaire aujourd'hui, qu'un Amant se plaignît de l'éloignement de sa Maîtresse, tandis qu'il ne tiendrait qu'à lui de s'en rapprocher. J'ai supposé, pour rendre son absence raisonnable, Pétrarque, Ambassadeur; notre Amant n'auroit pû se refuser à cet honneur. ( Il est dit d'ailleurs dans sa vie, que plusieurs Princes le chargerent de divers

---

\* Ce n'est pas dans ces Mémoires que j'ai pris le peu que l'on en verra. Quiconque les aura lus, sentira les raisons que j'ai eues de ne les pas consulter.

*emplois.*) On plaint un homme quand son malheur n'est point volontaire. De cette situation peut naître l'intérêt, & la preuve de la vivacité de son amour.

J'aurois bien voulu peindre celui de Pétrarque aussi pur qu'il prétend l'avoir ressenti. Mais comme depuis long-temps on ne croit plus à tant de sagesse, j'ai mieux aimé me plier au goût de ce Siècle, que de rappeler celui d'un autre. J'ai cédé tristement à la nécessité.

Je sens bien qu'on pourroit me dire qu'il auroit fallu peut-être égaler Pétrarque pour oser le faire parler. Mais, outre que ce Poète n'est pas aussi connu \* chez nous qu'il devoit

---

\* On pourroit distinguer dans Pétrarque le *Poète* & l'*Amant*. C'est le dernier qui parle dans cette Lettre. (Quelqu'un me dira peut-être qu'il n'est pas difficile de croire que le *Poète* n'y parle pas; mais je m'attends à des critiques.) Les *Amours* de Pétrarque sont plus souvent citées que ses *Ouvrages*. C'est d'après l'idée

l'être, c'est que ma hardiesse ne peut retomber que sur moi; sans ternir l'éclat de sa gloire, bien au-dessus de mes atteintes.

Dans l'Essai d'une Traduction de quelques Pièces que je donne après cette Lettre, je n'ai eu d'autre dessein que d'ébaucher un Projet. Si quelqu'heureuse Plume, à cette occasion, entreprenoit de nous traduire Pétrarque; que je m'applaudirois d'avoir fait naître cette idée! Ce seroit là mon plus bel Ouvrage.

---

la plus générale & la plus répandue, que j'ai entrepris cette Lettre. J'ai cru cependant devoir conserver quelque chose du *génie* & du *caractère particulier* de ce fameux Auteur. Il parle souvent de défaillances amoureuses. Il est très-fertile en descriptions. J'en ai laissé dans cette Lettre plus que je ne m'en serois permis dans aucun autre Ouvrage; pour avoir au moins quelques défauts de Pétrarque, si je n'atteins point à ses beautés.

LETTRE





H. Graulot invent

F. me. Riboud. Scul.

---

L E T T R E  
DE PÉTRARQUE  
A LAURE.

PÉTRARQUE, Ambassadeur à la Cour d'Alphonse, Roi de Castille, se retiroit souvent dans une solitude écartée pour y rêver à ses amours. Endormi dans une caverne où il s'étoit reposé pendant la nuit, il se réveille au premier rayon du jour naissant, & commence aussitôt sa Lettre, encore plein de l'idée d'un songe qu'il y racontera.

Quoi, Laure?... Vains regrets! Importune lumière,  
Ton éclat a frappé ma tremblante paupière,  
Et Laure a disparu! Tout fuit... & mon réveil  
Dissipe les plaisirs, enfans de mon sommeil!

Toi qu'ornent à mon gré la tendresse & l'estime,  
Cœur pur, esprit sans fard, âme tendre & sublime,

D'un bonheur mensonger vois du moins le tableau.  
Pour le tracer, Amour, viens, conduis mon pinceau.

Le jour alloit baissant. Quelques rayons à peine ;  
Lancés du haut des monts, s'éteignoient dans la plaine.  
Le Moissonneur chargé, par ses rustiques chants  
Nous annonçoit le soir & les travaux cessans.  
Un vent frais s'élevoit du sein de l'onde pure ;  
Son souffle bienfaisant ranimoit la Nature.  
Le sommeil, aux humains, dans le sein du repos  
Préparoit ses douceurs & l'oubli de leurs maux.  
Mais, plongé dans l'horreur d'un farouche silence,  
J'éloignois ses faveurs, je bravois son absence.  
La Lune, seul témoin de mes soupirs brulans,  
Sur les bords d'un torrent guidoit mes pas tremblans.  
Mon cœur étoit brisé, mon âme étoit flétrie ;  
Des larmes dans mes yeux la source étoit tarie ;  
Sur mon être éperdu, le funèbre Cyprés  
Sembloit sous ses rameaux répandre les regrets.

A mes regards frappés une caverne antique  
Offre pour ma foiblesse une retraite unique.

J'entre. De la terreur c'est le séjour affreux.  
Mais qui pourroit aigrir mes tourmens douloureux ?  
Hélas ! Laure (a) est absente ! & tout dans la Nature  
Me trace de l'horreur une égale peinture !  
Un monceau de débris, triste ouvrage des ans,  
Se présente & reçoit mes membres chancelans.  
Le Silence, l'Effroi de leurs ailes glacées  
Enveloppoient l'amas des roches entassées ;  
A mes côtés l'Amour, qu'opprimoient les Douleurs,  
Etouffoit ses sanglots, & dévoroit ses pleurs.

Enfin par mes efforts ma foiblesse redouble ;  
De mes yeux presqu'éteints la lumière se trouble ;  
D'un tranquille sommeil les bienfaisans pavots  
Enchaînent ma tristesse & suspendent mes maux.

---

(a) On a voulu jeter des doutes sur l'existence de Laure. Je crois qu'ils ne peuvent tomber tout au plus que sur son nom. Est-il le véritable ? En est-ce un supposé ? La difficulté de répondre à cette question ne prouve point du tout qu'il soit important de le faire. L'Amante de Pétrarque étoit, nous dit-on, fille de Henri Chabeau, Seigneur de Cabrières, endroit situé à une demie lieue de Vaucluse.

Un songe. . . Un songe : ô Dieux ! pourquoi n'est-ce  
qu'un songe ?

Laure , Laure , du moins , repais-toi d'un mensonge.

D'une paisible nuit rappelons la douceur :

C'est une nuit soustraite au règne du malheur.

Non loin de ces côteaux , où , d'une heureuse source ,  
*Vaucluse* ( *b* ) en bouillonnant se grossit dans sa course ,

---

( *b* ) On voit près du Village de ce nom , dans le Comté Venaissain , aux confins de la Provence , & proche de la Ville d'Ath , sur un rocher escarpé , les restes d'un vieux Château que l'on nomme la *Maison de Pétrarque* , où l'on dit qu'il composa ses Poèmes. On trouve à 500 pas du Village , la Fontaine de *Vaucluse*. C'est elle dont il s'agit ici. C'est un grand bassin au pied d'un rocher d'où coule une grande quantité d'eau , en forme de cascades naturelles. Ce lieu est célébré par les Poètes de tous les temps. *M. Lefranc* , dans son *Voyage de Provence* , évoque à *Vaucluse* le Génie de nos deux Amans , & se fait assurer par sa bouche , que ce lieu charmant fut témoin de leurs tendres caresses. C'est cette opinion que j'ai suivie. Je ne rapporterai ici , de tout ce qui a été écrit sur ce séjour enchanté , que deux morceaux d'une Ode traduite où il en est question.

» Dans les délicieux ombrages , près de la rafraîchis-

Est un vallon riant. Dans leurs fertiles cours

Les ruisseaux argentés y forment cent détours.

La terre , que nourrit le tribut de leur onde ,

S'embellit sur leurs pas , & devient plus féconde.

C'est là . . . ( *c* ) c'est sur ses bords , où dans mon jeune  
cœur

Ma Laure d'un regard éveilla le bonheur ,

---

» sante *Vaucluse* , où *Pétrarque* fixa son humble retraite ,  
» te , peut-être , ô Nymphes , aux pieds d'argent , peut-  
» être aimez-vous encore à cueillir la fleur qui naît sur  
» ces bords , & à répandre vos parfums les plus doux  
» sur les bosquets de myrthes verdoyans. Vous aimez  
» à voir ce bouton de rose s'ouvrir sur le terrain sau-  
» vage où votre Poète reposoit autrefois sa tête.

» Sur l'écorce du hêtre & du platane , vous voyez  
» encore les tendres plaintes de l'Amour gravées en  
» traits plus touchans que les accents de l'éloquence.  
» C'est là qu'il répandit des larmes amères sur les  
» cendres de *Laure* ; & vous cherchez à calmer l'ombre  
» plaintive de cette Amante chérie , en couronnant son  
» tombeau des fleurs les plus fraîches du vallon. »

( *c* ) N. B. Comme la Note qui répond à ce Vers arrê-  
teroit trop long-temps le Lecteur ; il la trouvera immé-  
diatement après la Lettre , dont il peut continuer la  
lecture.

Et dans ses bras... c'est là, qu'au lever de l'aurore,  
Dans un de nos beaux jours je me croyois encore.

¶ Là, de myrthes touffus un bosquet enchanté  
Sous son ombre appelloit la douce Volupté.

Par les mains des Amours deux couronnes tissues

A des liens de fleurs paroïssent suspendues.

Des orangers fleuris la ravissante odeur

Par mes sens enivrés alloit chercher mon cœur.

Tout dans ce lieu charmant respiroit la tendresse ;

Partout étoient empreints les pas de la Moleste.

Des boccages épars les habitans ailés

Echauffoient les désirs par leurs jeux réveillés.

Leurs efforts couronnés, leurs caresses sensibles

Agitoient le feuillage & les rameaux flexibles.

Pour voler à son gré dans ce riant séjour,

Le Bonheur avoit pris les aîles de l'Amour.

J'avance en soupirant ; l'espérance & la crainte,

En ranimant mes feux, redoubloient ma contrainte.

Tu paroïs. Quel moment ! Je lis dans tes beaux yeux,

D'un désordre enchanteur l'augure précieux,

Et ton trouble ingénu redouble mon délire.

Du boccage voisin le charme nous attire ;

Mon cœur impatient y vole dans tes bras,

Et nos désirs pressans y devancent nos pas.

Des myrthes odorans le pur & frais ombrage

Au timide embarras offre un épais feuillage.

Aux rayons du Soleil, aux regards curieux,

Son ombre nous dérobe... & recelle nos feux.

Ombre chère & sacrée, asyle du mystère,

Des célestes plaisirs auguste sanctuaire,

Témoin de mes transports, que tu vis couronner,

Qu'aucun Mortel jamais ne t'osé profaner !

De l'amour fortuné la douce jouissance

De mes élans pressés calmoit la violence.

Sur ton sein palpitant, affoibli... mais heureux,

Ton amant favouroit tes baisers amoureux.

De mes sens épuisés la touchante foiblesse

Dans mon cœur embrasé concentroit mon ivresse.

O pures voluptés ; ô suprêmes douceurs !

Ainsi ( tu t'en souviens ) tes premières faveurs,

Quand j'allois expirer, aux champs de la *Provence*...

Le Dieu qui nous voilà m'ordonne le silence.

De mes yeux enchantés les regards satisfaits

Sembloient dire, en fixant ces boccages secrets :

- » Là, d'un baiser ravi l'empreinte pénétrante  
 » Dans mes bras tout-à-coup fit tomber mon Amante.  
 » Ici, son sein de lys pressé contre mon cœur  
 » De mes sens allumés irrita la fureur.  
 » Là du gazon fleuri l'herbe tendre est foulée ;  
 » C'est là que du PLAISIR l'heure s'est écoulée !

Transporté, dans tes bras... mais le jour est venu !  
 A la froide sagesse ô bonheur inconnu,  
 Réduite à ton secours, mon âme ici t'implore.  
 Dans mes songes du moins je puis jouir encore.  
 Oui ; Laure, ton Amant prend à témoin les Cieux,  
 Qu'il seroit expiré dans ces sauvages lieux,  
 S'il n'eût vu quelquefois, par une erreur chérie,  
 Eteindre ses desirs, & ranimer sa vie.

D'un mensonge flatteur tel est l'heureux pouvoir !  
 Son prestige souvent ranime notre espoir.  
 Un Rêve a des douceurs que l'Amour assaisonne ;  
 Il fait naître les fleurs dont sa main me couronne :  
 Il me laisse, en fuyant, cette douce langueur,  
 Ce charme qui nourrit & pénètre le cœur.  
 Des folâtres plaisirs le tendre essain s'envole ?  
 Du moins la Volupté me reste, me console.

Laure,

(Laure, si je pouvois transmettre en le peignant,  
 Dans ton cœur attendri ce délire touchant !)  
 Consumé de regrets, plongé dans les allarmes,  
 Un songe offre un moment de quoi sécher mes larmes,  
 Et mes fougueux desirs, élançés au bonheur,  
 S'ils trouvent son image... y brisent leur ardeur.

Puisse d'un Rêve heureux le favorable augure  
 Me préparer des biens qu'il n'offre qu'en peinture !  
 Cet espoir enchanteur me seroit-il permis ?  
 Dois-je presser encor de mes pas affermis,  
 Ces champs où de mon cœur j'offris le tendre hommage ?  
 Vallons chéris des Dieux, où brille leur I M A G E,  
 Chers & discrets témoins de mes heureux momens,  
 Prêtez-vous encor votre ombre à deux amans ?  
 Oui. De mes vœux ardents l'impétueux langage  
 M'est de leur vérité l'indubitable gage.  
 Oui. Bientôt délivré de mes serviles fers,  
 Je revole à tes pieds ignorer l'Univers.  
 Un jour, un jour luirá, ( j'en vois naître l'aurore,  
 Qui rendra pour jamais ton Amant à sa Laure.  
 L'air pur s'éclairera du flambeau de l'Amour.  
 Le Ciel plus coloré t'apprendra mon retour.

C

Pour ce moment heureux la sensible Nature  
Paraîtra s'embellir sous sa fraîche parure.  
Un parfum plus exquis s'exhalera des fleurs :  
Tu verras s'animer leurs brillantes couleurs.  
A ces signes certains , que ma Laure attentive  
Courre d'un pas léger m'attendre sur la rive.  
Là , du côteau voisin , mes regards arrêtés  
Devanceront encor mes pas précipités ;  
Et si l'éloignement te dérobe à ma vue ,  
Mon cœur à ses transports t'aura bientôt connue.

Un instant , s'il se peut , réprimant son effort ,  
D'un rapide coup d'œil il fixera son sort.  
Le bonheur qui l'attend , le penchant qui l'entraîne,  
Des regrets pour toujours la fin sûre & prochaine ,  
L'Amour & ses douceurs , ma Laure & ses attraits ,  
Dans un point réunis viendront offrir leurs traits.

D'un tableau si flatteur , mon âme impatiente  
A peine aura fixé la peinture attrayante ,  
Que moi-même à tes pieds volant tout oublier ,  
Sous le faix du bonheur tu me verras plier.  
Si d'un instant si vif , l'enivrement , l'extase  
Font défaillir mon cœur sous un poids qui l'écrase ;

A tes genoux pressés d'un bras foible , tremblant ,  
Si tu voyois Pétrarque éperdu , chancelant . . . .  
Tu sçais , Laure , tu sçais que tes tendres caresses  
Raniment mes langueurs , dissipent mes foiblesses.  
Sans ce remède heureux , sans ce puissant secours ,  
*Vaucluse* de ma vie eût vu cesser le cours.  
De ta tendre pitié , que de nouveau j'implore ,  
Mes jours sont un présent ; je les rends à ma Laure.  
Jours heureux , qui verront combler tous mes desirs ,  
Et renâître pour moi le règne des plaisirs !  
Non , jamais des humains l'âme sensible & tendre ,  
A mes ravissements n'aura droit de prétendre.  
Pour les mériter , Laure , ils n'ont point mon ardeur ,  
Laure , pour y suffire , il leur faudroit mon cœur.  
Le temps , que braveront nos longues destinées ,  
En siècles de BONHEUR changera nos années.  
Tantôt le jour naissant , par ses vives couleurs ,  
De nos yeux attendris fera couler des pleurs.  
Dans nos embrassemens nos âmes réunies  
D'un spectacle si beau seront toujours ravies.

Tantôt à tes côtés , au bord de nos forêts ,  
Mes yeux dévoreront tes célestes attraits ;

Où , pour peindre mes feux , à l'ombre d'un bocage ;  
 Mon éloquente bouche aura plus d'un langage.  
 Ou bien , foulant aux pieds les fleurs & le gazon ,  
 L'Amour empruntera la voix de la Raison ;  
 De la fin d'un beau jour je prendrai mes images ,  
 Pour te peindre mon cœur sans trouble , sans nuages.

Quelquefois , égarés dans nos bosquets épars ,  
 Nos chiffres enlacés fixeront nos regards.  
 Ma main les a gravés dans ce réduit champêtre ,  
 Ils auront crû ; comme eux nos feux n'auront pu crâître !  
*Vaucluse* aimable lieu , cher & charmant séjour ,  
 Qu'habite la Beauté , qu'embellira l'Amour ,  
 Alors , tes traits chéris gravés dans ma mémoire ,  
 De nos anciens plaisirs nous traceront l'histoire.  
 Laure , toujours émus , nous reverrons ces bords  
 Où nos jours s'écouloient dans nos premiers transports ;  
 Où , de vivre à nous seuls , de nous aimer sans cesse ,  
 Tu regus , tu scellas la constante promesse.

Quand tu fus pour un temps absente de ces lieux ,  
 Laure , tu scâis , en proie à ses tourmens affreux ,  
 Que mon cœur déchiré , mes yeux baignés de larmes ,  
 Dans ce séjour heureux retrouvoient quelques charmes.

Ces bocages témoins de tes tendres faveurs  
 Faisoient , dans mes chagrins , naître quelques douceurs.  
 C'est là qu'à tes regrets , sous leurs épais ombrages  
 Mon souvenir du moins , dans de nouveaux orages ,  
 Offriroit . . . qu'ai-je dit ? jamais un seul instant  
 Ton cœur n'empruntera ce remède impuissant ;  
 Un Ciel toujours serein brillera sur nos têtes ;  
 D'un Monarque voisin les rapides conquêtes  
 Ne viendront plus briser nos nœuds , nos tendres nœuds :  
 Ensemble pour jamais , Amans toujours heureux ,  
 D'une douce union l'inépuisable source  
 Sera pour tous les temps notre unique ressource.

Eh ! que m'importe , à moi , de stériles honneurs ?  
 Te chérirai-je plus dans mes tristes grandeurs ?  
 Ou , crois-tu que sensible à leur pompe frivole ,  
 De ta perte aujourd'hui leur éclat me console ?  
 Qui partage l'amour que tes yeux m'ont juré ,  
 D'un vain rang loin de toi sera-t-il enivré ?  
 Ce fut en frémissant , qu'à tes ordres docile ,  
 Je pliai sous ce joug ma volonté facile :  
 Mon cœur saignant , mes pleurs , mon désespoir , mes cris ,  
 Quand je quittai ces lieux , te l'ont assez appris.

Je ferrai dans mes bras mon Amante craintive ,  
 Je reçus les adieux de sa bouche plaintive ,  
 Je lui jurai cent fois . . . Mais la plus prompte mort  
 Auroit dans mes sermens dû terminer mon sort ;  
 Une sombre pâleur ternissoit ton visage ,  
 De tes sens la douleur t'avoit ravi l'usage ;  
 Et tes yeux sur les miens stupidement fixés ,  
 Paraissoient égarés , interdits , courroucés . . .  
 Laure , ce n'étoit pas ces traits si pleins de charmes ,  
 D'où l'Amour empruntoit ses triomphantes armes.  
 Ce n'étoit plus ces yeux . . . Mais je puis du bonheur  
 Y retrouver encor le regard enchanteur.  
 C'en est fait. De mon cœur j'écoute le langage.  
 D'un titre fastueux l'honorant esclavage  
 Va voir rompre à tes pieds ses farouches liens ,  
 Et de leurs nœuds brisés faire un trophée aux tiens.  
 Oui ; j'en crois de l'Amour la promesse flatteuse ;  
 J'en crois de mes souhaits l'ardeur impérieuse :  
 Mon Amante y consent ; j'abandonne ces lieux ,  
 Pour revivre en ses bras . . . ou mourir à ses yeux.

FIN DE LA LETTRE DE PÉTRARQUE.

---

Note de la page 13.

(c) Ce fut , à ce que prétendent les Historiens , le jour du *Vendredi-Saint* , que *Pétrarque* vit *Laure* pour la première fois. C'étoit , si nous en croyons notre Amant , l'an 1327, le 7 d'Avril au matin. Si le Sonnet eût admis un vers de plus , nous sçaurions le moment précis de leur entrevue. Ces sortes de détails peuvent peut-être intéresser un Amant ; mais à coup sûr ils ennuieront le Lecteur. Ce ne fut certainement pas par de pareils traits , mais bien par des beautés sans nombre , dont ses Ouvrages sont remplis , que *Pétrarque* mérita les honneurs d'un triomphe qui paroîtroit aujourd'hui bien extraordinaire. En voici la description faite par un de ceux qui y furent présens. Je la rapporte ici malgré sa longueur ; parce qu'elle fournit des traits singuliers & piquans , propres à faire connaître le génie du Siècle où il se fit , & le caractère du Peuple qui en fut l'admirateur & le témoin.

» On habilla *Pétrarque* de ses habits de triomphe.  
 » On lui mit au pied droit un *Cothurne* , chaussure des  
 » Poètes Tragiques , & au pied gauche un *Brodequin* ,  
 » celle des Poètes Comiques. Il se revêtit ensuite d'une  
 » grande robe traînante de velours , plissée autour du  
 » col , & brodée d'or , avec une ceinture garnie de  
 » diamans. Sur cette robe il en prit une autre de satin  
 » blanc , qui étoit l'habit ordinaire des Empereurs dans



» leurs triomphes. Sur la tête il avoit une mître de  
 » brocard d'or avec ses infules pendantes sur le dos.  
 » A son col une chaîne d'or, où étoit attachée une  
 » petite Lyre d'yvoire, & une paire de gants de loutre à  
 » ses mains; tous ornemens mystérieux & significatifs.  
 » Une jeune *Damoiselle*, vêtue d'une peau d'ours,  
 » tenant une bougie allumée dans sa main gauche, &  
 » les pieds nus, portoit la queue de sa robe.

» Pétrarque, descendu dans la cour en cet équipage,  
 » trouva un char tiffu de *Laurier*, de *Lierre* & de  
 » *Myrthe*, couvert d'un drap d'or, dans la broderie du-  
 » quel on voyoit le *Mont Parnasse*, la *Fontaine Aga-*  
 » *nippe*, le *Cheval Pégase*, *Apollon* & les *neuf Muses*,  
 » avec *Orphée*, *Homère* & plusieurs autres Poètes Grecs  
 » & Latins, comme *Virgile*, *Catulle*; d'autres Toscans  
 » comme *Rannucio* & *Albert de Castel-Florentin*.

» Pétrarque une Lyre à la main monta dans ce char, & se  
 » mit sur un siège soutenu d'un Lion, d'un Gryphon, d'un  
 » Elephant & d'une Panthère. Auprès de lui on voyoit  
 » du papier, de l'encre, des plumes & des livres. Ce  
 » char étoit environné de mille *Amours* & des trois  
 » *Grâces*. *Bacchus* le conduisoit. Le *Travail*, sous la figure  
 » d'une femme vêtue de bure, marchoit devant, chaf-  
 » sant à coup de fouet une femme qui représentoit l'*Oi-*  
 » *siveté*. Trois hérauts étoient aux portières du char;  
 » l'un tenoit le *Laurier*, l'autre le *Lierre*, le troisième  
 » du *Myrthe*. La *Pauvreté*, la *Dérision*, habillées de peaux  
 » de sanglier, suivoient ce char, près duquel marchoit  
 l'*Envie*

» l'*Envie* qui tenoit un arc bandé à la main. Deux Chœurs  
 » de Musique le suivoient avec une infinité de *Satyres*,  
 » de *Faunes* & de *Nymphes* qui dansoient, & chantoient  
 » les louanges du Poète. Il marcha vers le Capitole;  
 » toutes les rues par lesquelles il passa étoient richement  
 » tapissées & semées de fleurs; les Eglises ouvertes &  
 » parées. Les Dames aux fenêtres lui jetoient des  
 » eaux de senteur & des œufs parfumés. Mais il arriva  
 » malheureusement qu'une femme, s'étant méprise,  
 » lui versa sur la tête une bouteille d'eau forte qui le  
 » rendit chauve tout le reste de sa vie.

» A la fin d'un Discours qu'il prononça au Capitole, il  
 » fut proclamé Poète & couronné de trois couronnes, la  
 » 1<sup>re</sup> de Lierre, comme *Bacchus* premier \* Poète, l'au-  
 » tre de Laurier comme les Empereurs, la 3<sup>e</sup> de Myrthe  
 » comme le plus tendre des Amans... Il se retira ensuite à  
 » quartier; où en présence des *Conservateurs*, du *Sénateur*  
 » & du *Maître des Cérémonies*, il ôta sa robe & tira des  
 » armes, ce qui étoit indispensable. Il remonta dans son  
 » char, & vint rendre grâce à Dieu au Vatican, où l'on  
 » dit Vêpres & Complies. Il descendit chez le Seigneur  
 » *Etienne Colonne*, où l'attendoit un souper magnifi-  
 » quement servi. A la fin repas, il termina la fête par  
 » un Ballet qu'il dansa en présence des Dames assen-  
 » blées.

Cette Cérémonie se fit le jour de Pâques de l'année

\* Ceci méritoit d'être prouvé.

mil trois cent quarante & un. Pétrarque n'avoit encore que 37 ans. Les réflexions que le Lecteur aura faites à l'occasion de cette pompe singulière & mêlée, me dispensent de lui donner les miennes.

Notre Auteur, en parlant de ces honneurs, qu'il appelloit *extraordinaires*, ( il avoit bien raison ) en fut étonné lui-même, aussi bien que de la manière dont il fut reçu par différens Princes. Voici ce qu'il en dit, dans sa *Lettre à la Postérité*.

» J'étois accueilli familièrement par les plus grands  
 » Seigneurs, & même par les Rois. J'étois aimé des  
 » premiers de l'Etat. Mon bonheur alla jusqu'à exciter  
 » contre moi l'Envie. Je sçus plaire aux plus puissans  
 » Monarques de mon temps. J'ignore ce qui put m'atti-  
 » rer tant d'égards; c'étoit à eux à le sçavoir. J'agis-  
 » sois avec quelques-uns d'entr'eux comme s'ils n'euf-  
 » sent été que de mon rang; le leur ne se faisoit sentir  
 » à moi, que par les avantages considérables que j'en  
 » sçavois retirer.

Ainsi, comme l'on voit, en le supposant *Ambassa-  
 deur*, on n'a point choqué la vraisemblance.

## REMARQUES

## SUR LE PÉTRARQUE.

APRÈS avoir tâché de faire parler l'*Amant*, essayons de faire connaître le *Poëte*. Comme ce que j'en dirois seroit toujours fort au-dessous de ce qu'on en va lire, je vais rapporter ici quelques traits d'un excellent Morceau. Sans doute on y reconnaîtra la sçavante main dont il est l'ouvrage.

» Pétrarque ne chercha pas plus que ses  
 » Prédécesseurs & ses Contemporains à pur-  
 » ger la passion de l'amour. La Littérature  
 » ancienne sur laquelle, dit *Scaliger*, il osa  
 » le premier porter un regard assuré, le con-  
 » duisit peut-être à mettre dans la Poësie Ita-  
 » lienne plus de grâce, plus de mouvement,  
 » plus d'intérêt, & surtout plus d'harmonie.

» qu'elle n'en avoit jusqu'alors. Mais en chan-  
 » tant sa tendresse il n'eut garde d'emprunter  
 » le ton de *Catulle*, d'*Horace*, de *Tibulle*,  
 » de *Properce* & d'*Ovide*. Ce langage eût mal  
 » réussi dans un temps, où pour plaire à sa  
 » Maîtresse, il falloit paraître avoir en quel-  
 » que sorte oublié ses facultés corporelles, &  
 » le besoin des sens... Pour peu qu'on se  
 » familiarise avec lui, on ne sçauroit se dé-  
 » fendre de je ne sçais quel charme, qui d'a-  
 » bord flatte l'oreille, ensuite s'empare dou-  
 » cement de l'imagination, & enfin pénètre  
 » insensiblement jusqu'au fond de l'âme....  
 » Malgré ses défauts, il ne laisse pas de mé-  
 » riter sa célébrité. Il créa des expressions,  
 » des images & une Poësie nouvelle... Il  
 » chanta, comme les anciens Poëtes, la pas-  
 » sion de l'amour, mais sur un ton bien dif-  
 » férent. Enfin, le grand mérite de Pétrar-  
 » que est d'avoir choisi, placé, appliqué &

» figuré ses expressions d'une manière si con-  
 » forme aux mœurs & au goût de sa Nation,  
 » que son style devint pour jamais le modèle  
 » & la règle du style des Poëtes Lyriques,  
 » Italiens, &c. «

On ajoute qu'*aucune Langue ne peut s'en-  
 richir de sa manière; & que le traduire, ce  
 seroit le dissoudre*. Cela sans doute n'est pas  
 propre à encourager quiconque voudroit en  
 entreprendre une Traduction complète. Mais,  
 outre que la gloire naîtroit dans ce cas de la  
 difficulté de réussir; je crois qu'on peut du  
 moins essayer d'en faire connaître quelques  
 Pièces; sans se flatter cependant de rendre  
 toute leur force, toute leur beauté, toute  
 leur harmonie. Ces sortes d'entreprises, ( &  
 c'est d'avance une consolation pour moi, ) ne  
 feroient point de déshonneur, quand le  
 succès ne rempliroit pas l'attente de celui qui  
 les a formés. J'ai dit ailleurs dans quel dessein  
 je donnois cet Essai.

---

*ESSAI d'une Traduction libre de quelques  
Pièces du PÉTRARQUE.*

## S O N E T T O.

*Solo é pensoso.*

SOLITAIRE & rêveur, je marche d'un pas lent  
& mesuré, dans les campagnes les plus désertes ; les yeux attentifs à fuir la trace des hommes que je trouve imprimée sur le sable.

Hélas ! Je n'ai pas d'autre moyen pour cacher ma passion à tous les regards ; car on connoîtroit à la tristesse peinte sur mon visage quel est le feu qui dévore mon cœur.

Il est si vif qu'il me semble que les montagnes & les collines, les forêts & les fleuves des environs sçavent le destin de ma vie, que je m'efforce de dérober à la connoissance des hommes.

Mais hélas ! quelque sauvages, quelque escarpés que soient les lieux où je me trouve ; il n'en est point où l'Amour ne me suive. Il s'y entretient avec moi ; je m'y entretiens avec lui.

## S O N E T T O.

*Erano i Cappei doro. . . .*

SA chevelure blonde étoit flottante. Le Zéphir en formoit mille boucles charmantes. Des flots d'une douce lumière sortoient de ses yeux ; de ces beaux yeux, aujourd'hui avarés d'un seul regard.

Je ne sçai si j'étois dans l'illusion, mais le sentiment de la tendresse sembloit alors colorer son visage. Faut-il s'étonner que je me fois enflammé si promptement, moi qui portois dans mon cœur tous les feux de l'Amour !

Sa démarche & sa taille n'étoient point d'une simple Mortelle ; mais plutôt d'une

Divinité. Le son de sa voix n'avoit rien d'Humain.

Un Esprit céleste, un Soleil brillant, voilà ce que je vis. Quand elle ne seroit plus ce qu'elle fut autrefois ; on ne guérit pas de la blessure d'une flèche, quoique l'arc qui l'a lancée soit détendu.

S O N E T T O.

*Lieti Fiori...*

**B**RILLANTES fleurs, gazon fortuné, que ma Maîtresse presse souvent de ses pieds délicats, plaine agréable qui entendez ses douces paroles, & conservez encore quelques traces de ses pas ;

Tendres arbrisseaux, jeunes & verdoyantes feuilles, pâles & amoureuses violettes, forêts qui donnez de l'ombrage, fières d'être éclairées par un Soleil dont les rayons vous embellissent ;

Et

Et vous, heureuse contrée, claire fontaine, qui recevez dans vos ondes ce visage si plein de charmes & ces yeux si brillans, dont la vive lumière les rend plus transparentes encore :

Que je voudrois jouir d'un bonheur si doux !  
Faites du moins que dans ce lieu il n'y ait point de Rocher qui, par mon exemple, n'apprenne à s'enflâmer.

IL FAMOSO SONETTO.

*La Gola...*

**L**A Gourmandise, le Sommeil & la Molelle ont banni la Vertu de la Terre. Depuis ce temps, notre Nature vaincue par l'habitude, marche égarée dans son cours.

La lumière pure de l'Esprit émané du Ciel, pour qui nous sommes destinés, est tellement éteinte dans nos cœurs, qu'on s'étonneroit d'un homme qui voudroit faire sortir un nouveau fleuve de l'Hélicon.

E

Quel charme a pour vous une couronne de Myrthes ou de Laurier , dit cette vile Populace , avide d'un fordide gain , à la pauvre Philosophie qui va couverte de haillons ?

Tu trouveras peu de Compagnons sur ta route ; mais je t'en conjure , ô mon Esprit , suis toujours le même sentier ; poursuis avec plus d'ardeur ta noble entreprise.

## S O N E T T O.

*Pommi ov'èl sol. . . :*

**P**LACEZ-MOI dans ces climats brûlans , où le Soleil dessèche l'herbe & les fleurs ; ou bien dans ces tristes Pays , où la glace & les neiges bravent l'ardeur de ses rayons ; que j'aïlle sous un hémisphère tempéré ; que je courre des portes de l'aurore aux bornes du jour.

Placez-moi dans une humble médiocrité ;

faites-moi monter au faite des grandeurs ; exposez-moi à la rigueur des climats ; envoyez-moi respirer un air pur & serein. Eprouvez mon cœur en tout temps , soit pendant l'âge mûr , soit lorsque j'aurai atteint les glaces de la vieillesse.

Elevez-moi au séjour des Cieux , ou me laissez languir sur la Terre. Faites-moi vivre dans le fond des abymes , sur le sommet des montagnes , ou dans le creux des vallées. Conservez mon esprit libre , ou laissez-le assujetti à des maux qui l'accablent.

Faites-moi jouir d'une brillante renommée , ou laissez mon nom dans un éternel oubli ; mon cœur , que rien ne peut changer , conservera à jamais l'amour dont il brûle pour vous depuis trois lustres.

## C A N Z O N E \*

*Chiare, fresche e dolci aque. . . .*

## A LA FONTAINE DE VAUCLUSE.

O NDE claire, Bords aimables & chéris où la seule Beauté que je trouve dans la Nature vint souvent se délasser ; tendre arbrisseau, qui lui servis d'appui, quand elle venoit se reposer sous ton ombrage ( avec quelle émotion je m'en souviens encore ! ) herbes fraîches ; brillantes fleurs, qui couvriez sa robe & son sein d'albâtte ; air pur & sacré ; lieu cher, où l'Amour a frappé mes sens ; entendez tous mes derniers accens, recevez tous mes derniers pleurs. Si tel est mon destin, & que ce soit ici que l'Amour me ferme les yeux, noyés jusqu'au dernier moment dans les larmes ; si

---

\* *Canzone* ne veut pas dire Chançon, mais Poësie Lyrique, mais Ode ; peut-être parce que les Odes se chantoient, & qu'on joignoit l'expression de la Musique à la sublimité de la Poësie.

c'est parmi vous que mon corps languissant reçoit cette dernière faveur, & que mon âme retourne à la demeure qui lui est marquée ; si je puis me flatter de cette espérance ; la mort, au moment de ce passage douteux & terrible, me deviendra plus douce. Mon esprit affoibli pourroit-il choisir un port plus heureux, plus tranquille, pour déposer mes membres affaiblis par la douleur ? . . . .

Peut-être un tems naîtra-t-il encore, où cette douce & fière Beauté reviendra dans ce séjour heureux pour me chercher, en poussant des sanglots mêlés de désirs & de joie. Elle soupirera après ce jour fortuné où elle m'aperçut pour la première fois. Mais, ( ô néant ! ô pitié ! ) voyant ma tombe déjà couverte de terre, peut-être l'Amour l'inspirera-t-il. Peut-être fera-t-elle entendre des soupirs si doux, que le Ciel, touché de ses pleurs

qu'elle effuyera de son voile, ne pourra lui refuser ma grace...

Qu'il m'est doux de me souvenir des jours que je passois auprès d'elle! Des nuées de fleurs tomboient de la cime des arbres sur son sein. Couverte de cette parure de l'amour, & brillante de tant de faveurs, elle étoit nonchalamment assise. Les fleurs étoient répandues sur le pan de sa robe & sur les boucles de sa blonde chevelure qui ressembloient à des perles, ou au poli de l'or le plus éclatant. Souvent elle prenoit plaisir à se reposer sur la verdure ou à se baigner dans le cristal de cette fontaine. Marchant d'un air égaré, il sembloit qu'elle voulût s'écrier : » c'est ici, c'est dans ce lieu » que règne le véritable amour. » Alors transporté par un charme secret, combien de fois me suis-je dit : » ce chef-d'œuvre mortel sans » doute a pris naissance dans le séjour céleste. »

Je vivrois ainsi plongé dans l'oubli de mon être. Son port divin, ses traits, ses paroles, son doux sourire avoient si loin égaré mes esprits, que je me demandois à moi-même, en poussant de profonds soupirs : » comment & quand ai-je » été placé ici; » car je me croyois élevé dans le Ciel, & loin du lieu où j'étois. Depuis ce temps, ce séjour a pour moi tant de charmes, que partout ailleurs je vis malheureux.....

Beauté divine, si tu n'étois pas privée de vêtements, sans doute tu sortirois de cette funèbre forêt, \* pour sourire à ton Amant ; & charmer encore le monde.

---

\* Laure, dont notre Poète pleure ici la mort, mourut dans sa 31<sup>e</sup> année, & ne fut point enterrée dans une forêt, mais à Ste Claire d'Avignon. Voici son Epitaphe qu'on attribue à François I.

En petit lieu compris vous pouvez voir  
Ce qui comprend beaucoup par renommée,



40 *ESSAI D'UNE TRADUCTION.*

Plume, labeur, la langue, le devoir  
Furent vaincus par l'Amant de l'aimée.

O gentille âme, étant tant estimée,  
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?  
Car la parole est toujours réprimée,  
Quand le Sujet surmonte le Difant.

Pétrarque mourut le 18 Juillet 1374; âgé de 70 ans;  
& fut enterré dans l'Eglise d'Arqua. On grava cette  
Epitaphe sur son tombeau.

Frigida Francisci lapis hic tegit ossa Petrarca.  
Suscipe Virgo parens animam. Sate virgine, parce;  
Fessaque jam terris, Coeli requiescat in arce.

Cette Epitaphe du moins pourra servir à prouver que  
dans les Vers Latins les diptongues rimoient avec les  
voyelles.

F I N.

26334